

Avant-propos

Jean-Pierre Pichette

Volume 1, 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1039460ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1039460ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société Charlevoix
Presses de l'Université d'Ottawa

ISSN

1203-4371 (print)

2371-6878 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Pichette, J.-P. (1995). Avant-propos. *Cahiers Charlevoix*, 1, 5–14.
<https://doi.org/10.7202/1039460ar>

AVANT-PROPOS

par Jean-Pierre Pichette

LA FONDATION DE LA SOCIÉTÉ CHARLEVOIX

À l'instar de la sexagénaire Société des Dix pour l'histoire du Québec, il existe dorénavant, pour l'étude de la communauté française de l'Ontario, un regroupement de chercheurs: la Société Charlevoix, fondée à Sudbury et nommée en l'honneur de Pierre-François-Xavier de Charlevoix (1682-1761), le seul véritable historien du Nouveau Monde.

C'est le 20 janvier 1992 que trois collègues, professeurs à l'Université Laurentienne de Sudbury¹, convenaient de créer un groupe de chercheurs spécialement voué à l'avancement des études sur l'Ontario français. L'idée, déjà émise par l'un d'entre eux, avait été discutée à quelques occasions, mais cette fois le noyau jugeait bon de la promouvoir en dressant une première liste des candidats qu'il souhaitait attirer en son sein.

¹ Fernand Dorais, professeur de littérature; Gaétan Gervais, professeur d'histoire; et Jean-Pierre Pichette, professeur de folklore et ethnologie de l'Université de Sudbury, fédérée à l'Université Laurentienne.

Dès le départ, il fut entendu que ce groupe serait multidisciplinaire et représentatif, autant que possible, des trois grandes régions universitaires de l'Ontario, soit Toronto, Ottawa et Sudbury, que les personnes recherchées devraient être capables de collaborer fraternellement entre elles et que leur choix devrait être unanime.

Une deuxième réunion eut lieu le 2 mars suivant. Le trio poursuivit alors sa sélection de candidats et commença sérieusement la recherche d'un nom pour s'identifier. Le 4 mai, au cours de la troisième réunion, Gaétan Gervais proposa le nom de «Société Charlevoix», qui fut accepté après une brève discussion. Le lendemain, 5 mai 1992, il soumettait le premier projet de charte pour la Société. Le 27 juillet de la même année, au cours de la quatrième réunion de la Société Charlevoix, le comité initial continuait sa réflexion en compagnie d'un des candidats retenus, René Dionne, professeur de littérature à l'Université d'Ottawa, de passage à Sudbury, et arrêtait son choix sur quelques autres candidats. Il fut convenu d'obtenir d'abord l'accord de principe des chercheurs pressentis et de leur faire parvenir, le cas échéant, une invitation formelle à se joindre à notre société. Ce qui fut fait le 24 novembre suivant.

Aux trois membres fondateurs de Sudbury, se joignirent bientôt officiellement René Dionne, premier conseiller du groupe, Roger Bernard, sociologue, tous deux de l'Université d'Ottawa, et Fernand Ouellet, historien, de l'Université York. Ce sont là les six membres en exercice de la Société Charlevoix qui ne comptera pas plus de dix membres.

LES RÉUNIONS ET ACTIVITÉS

La cinquième réunion de la Société Charlevoix se tint à l'Université d'Ottawa au cours de l'automne suivant, soit le 8 octobre 1993. Ce fut la première des rencontres amicales et des échanges professionnels qui s'ensuivirent. On y adopta une charte souple et on convint de deux réunions annuelles d'études qui auraient lieu au printemps et à l'automne, et, en alternance, à Sudbury, Toronto et Ottawa, pour accommoder les membres. On ratifia également le projet de publication des travaux des membres dans un ouvrage collectif annuel, les Cahiers Charlevoix. Sudbury accueillit la sixième réunion en juin 1994 et Toronto, la septième en septembre de la même année.

Le déroulement de nos rencontres s'étale ordinairement sur deux jours. Un volet social (repas conviviaux, discussions, échanges de vues sur divers sujets d'intérêt commun) encadre le volet professionnel. L'ordre du jour de ce dernier comporte deux parties: d'abord, le règlement des affaires courantes de la société (rapports des démarches et activités, horaire et lieu des réunions, publications) pour lequel les postes de secrétaire (René Dionne), de trésorier (Gaétan Gervais) et de rédacteur des Cahiers (Jean-Pierre Pichette) ont été créés; ensuite, le séminaire de travail proprement dit où, par des discussions animées, franches et cordiales, on examine en profondeur les projets de recherche des membres puis les articles qui en découlent.

Groupe d'amis qui se sont librement mis à la tâche, sans attendre les subventions et les organismes qui auraient pu les soutenir, la Société Charlevoix souhaite que son initiative donne le goût à d'autres chercheurs de s'unir d'une façon aussi stimulante.

LE NOM DE LA SOCIÉTÉ CHARLEVOIX

Mais, associé depuis longtemps à la toponymie du Québec — un comté (1855), un canton (1871) et enfin une municipalité régionale de comté (MRC, 1982)², sans oublier des noms de rues comme à Québec et à Montréal — le nom même de Charlevoix, désormais accolé à une société d'études franco-ontariennes, en aurait déjà étonné plus d'un. Aussi convient-il ici de jeter quelque lumière sur ce point d'autant que, la mémoire humaine étant parfois réductrice, on ait ainsi tendance à tenir la face québécoise de cet auteur pour exclusive.

Pourtant, on admet aisément que la portée des travaux de ce jésuite historien, tout particulièrement son Histoire et description générale de la Nouvelle France et son Journal historique d'un voyage fait par ordre du roi dans l'Amérique septentrionale (1744)³, intéresse tout autant l'Acadie, l'Ontario et les États-Unis, du Michigan à la Louisiane, que le Québec, le champ d'opération de ce savant recouvrant ce qu'on appelle encore l'Amérique française. En conséquence, le premier véritable historien de la Nouvelle-France ne se sentirait nullement dépaysé en aucun lieu de son itinéraire de Québec à la Nouvelle-Orléans et à Biloxi entre 1720 et 1722. Rien donc d'inouï à ce que Charlevoix

² Commission de toponymie du Québec, *Noms et lieux du Québec. Dictionnaire illustré* (Québec, Les Publications du Québec, [1994], XXXV-925 pages), pp. 122-123.

³ Les Éditions Élysée de Montréal ont publié en 1976 une réimpression en trois volumes de l'édition originale de 1744: *Histoire et description générale de la Nouvelle France avec le Journal historique d'un Voyage fait par ordre du Roi dans l'Amérique Septentrionale* (Paris, Nyon fils, 1744, 3 vol.). Voir aussi la belle édition critique du *Journal* que vient de publier Pierre Berthiaume en deux volumes dans la «Bibliothèque du Nouveau Monde» (Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1994, 1112 pages).

— comme Samuel de Champlain, par exemple, et bien d'autres — serve à dénommer un lieu ou une association un peu partout en Amérique française, ses recherches et ses déplacements l'y autorisant.

C'est bien plus par sa contribution scientifique que Charlevoix s'est attiré la faveur des membres de notre jeune société, qui l'ont voulue éponyme. L'auteur de la célèbre histoire de la Nouvelle-France a mis plus de vingt ans à compiler ses notes de voyage et à consulter toute la documentation qui lui était alors accessible avant de publier en 1744 son ouvrage. Entre temps, il avait exposé sa méthode dans «une dissertation sur l'importance en historiographie de faire une étude critique des sources originales et de comparer les témoignages oraux avec les documents écrits⁴».

En outre, la partie ontarienne des travaux de Charlevoix est loin d'être négligeable puisqu'il a notamment fourni une excellente description de la région des Grands Lacs, à partir de laquelle Jacques-Nicolas Bellin put améliorer ses cartes. On s'en rendra compte en parcourant les «Remarques de M. Bellin, ingénieur de la marine, sur les cartes et les plans, qu'il a été chargé de dresser, pour joindre à l'Histoire générale de la Nouvelle France du Révérend Père de Charlevoix, de la Compagnie de Jésus: et au Journal de son voyage dans cette partie du monde», qui forment le premier avant-propos du Journal⁵. L'ingénieur explique ainsi la supériorité de Charlevoix:

⁴ David M. Hayne, «Charlevoix, Pierre-François-Xavier de», dans le *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. III (de 1741 à 1770), Québec, Presses de l'Université Laval, 1974, p. 114.

⁵ Charlevoix, *Histoire et description générale de la Nouvelle France*, op. cit., tome III, *Journal*, pp. [i]-xix. Pierre Berthiaume n'a pas reproduit ce texte dans son édition critique.

Il est vrai, que notre Auteur a un avantage bien grand, c'est qu'il a vû par lui-même. Il a parcouru ces vastes Pays par ordre de la Cour, & les a parcourus en Homme attentif & curieux, avec dessein formé de prendre toutes les connoissances possibles, & d'en faire part au Public: aussi ai-je tiré de ses Mémoires particuliers beaucoup d'éclaircissements, que j'aurois en vain cherchés ailleurs [...]»⁶.

Plus loin, parlant de sa «Carte des Lacs», Bellin précise:

J'ai tiré du Journal du R.P. de Charlevoix, la plus grande partie de ce qu'on y trouvera de bon. Cet Historien Voyageur a traversé dans toutes leurs longueurs le Lac Ontario, le Lac Érié, le Lac Huron & le Lac Michigan. Par-tout la Boussole à la main, il a relevé les principaux gisements de pointe en pointe; toutes les fois, que le temps lui a permis, il a observé la hauteur du Pole, il a estimé avec le plus de précision, qu'il étoit possible, les distances d'un lieu à un autre; enfin il n'a rien négligé de tout ce qui pouvoit servir à la connoissance de ce Pays»⁷.

Témoin privilégié de la période de la Nouvelle-France, Charlevoix évoque l'ancienneté de la présence française en terre ontarienne; jésuite, il représente l'apport durable de cet ordre religieux à la construction d'une vie franco-ontarienne; pionnier de la méthode scientifique, historien et chercheur ouvert aux autres disciplines, il illustre une attitude tout à fait contemporaine que David Hayne n'a pas manqué de souligner: «C'est précisément cette préoccupation au sujet de toute espèce de documentation: observations personnelles, témoignages oraux, sources bibliographiques et documents d'archives, qui font de Charlevoix un historien remarquablement moderne⁸.» Voilà quelques-unes des facettes de François-Xavier de Charlevoix, personnalité polyvalente et éminemment symbolique; nos collègues,

⁶ Ibid., p. ii.

⁷ Ibid., p. xii.

⁸ David M. Hayne, op. cit., p. 114.

s'y étant par quelque aspect reconnus, ont résolu de placer leurs travaux à sa bonne enseigne.

LE PREMIER CAHIER

Six études, réunies sous l'appellation générale d'études franco-ontariennes, forment la matière de ce premier Cahier Charlevoix.

René Dionne, pionnier des études littéraires franco-ontariennes à l'Université d'Ottawa, se penche sur un texte fondateur de l'identité franco-ontarienne: les actes du Congrès d'éducation des Canadiens-Français d'Ontario tenu à Ottawa en 1910. Par le compte rendu fidèle et détaillé qu'il en donne, il réaffirme le long passé littéraire franco-ontarien, dont la prise de parole actuelle n'est qu'un épisode, puisqu'il a dénombré plus de deux cents œuvres écrites par vingt-quatre écrivains outaouais qui prirent individuellement la parole entre 1865 et 1909. Puis il compare ce congrès aux grandes conventions nationales (la franco-américaine, les québécoises et les acadiennes) pour mieux marquer l'originalité du congrès franco-ontarien qui, bien que tardif, fut, observe l'auteur, démocratique, provincial, national, loyal, optimiste et littéraire. Devant les conflits politiques et religieux qui menaçaient de dégénérer, l'heure était à la vigilance et à la cohésion; la prise de parole de 1910 se devait d'être collective.

Pour sa part, l'historien Gaétan Gervais, professeur à l'Université Laurentienne, analyse le problème de l'identité franco-ontarienne d'un point de vue contemporain. Il voit dans l'éclatement du Canada français, provoqué par la Révolution tranquille, la source du malaise identitaire des élites ontariennes actuelles. Exclues par un Québec qui récupère comme québécois tout

l'héritage naguère canadien-français, avec l'encouragement d'organismes nationaux — l'auteur montre du doigt la Société Radio-Canada, dite «la SRC», et le Secrétariat d'État (Patrimoine canadien) — qui opposent les Québécois aux «francophones» canadiens, les Franco-Ontariens s'ontarianisent: le déplacement de leurs centres d'activités vers Sudbury et Toronto est en cela significatif.

Son enquête sur «le Lynx et le renard» amène Jean-Pierre Pichette, ethnologue de l'Université de Sudbury, à la démonstration de l'origine française d'un petit conte animalier recueilli chez les Sauteux du nord de l'Ontario, en dépit de son inculturation amérindienne. Par un curieux retour des choses, l'étudiant parti à la recherche de la culture de l'autre se retrouve plongé dans la sienne propre que le gros bon sens, nourri de préjugés — le mythe du «bon sauvage», dans sa version écologique contemporaine, joint au complexe du minoritaire —, l'empêche cependant de reconnaître. La privation de contact avec la tradition orale franco-canadienne rendrait ainsi, devant une simple présomption, l'identification impossible et, partant, l'abdication naturelle.

La dilution de l'identité est aussi à l'ordre du jour des travaux du sociologue Roger Bernard de l'Université d'Ottawa. La minorisation de l'élément canadien-français, passé du village à la ville, a favorisé, outre la bilinguisation et l'anglicisation, l'exogamie dont les enjeux linguistiques révèlent une situation inquiétante: même à la maison, l'auteur enregistre la très nette force d'attraction de l'anglais comme langue d'usage dans les foyers mixtes composés d'un parent francophone et de son conjoint anglophone et, fait remarquable qui bouscule le concept même de langue maternelle, la

mère francophone ne réussit pas mieux que le père francophone à transmettre le français dans ce contexte. Ces recherches débordent le cadre de l'Ontario et ont des retombées sur tout le Canada français.

Fernand Ouellet, historien de l'Université York, s'intéresse à la spécificité de l'expérience franco-ontarienne dans l'univers agricole canadien. Son étude fouillée, fruit d'une longue enquête statistique pour les années 1851 à 1911, présente plusieurs aspects de nouveauté: comparative et régionale, elle permet de corriger les erreurs de perspective et d'isoler les données relatives aux concentrations ethniques partout au Canada durant cette période. L'auteur peut ainsi mettre en évidence les disparités régionales canadiennes, puis relever celles qui existent entre le Québec et l'Ontario, et enfin distinguer même les populations françaises et anglaises de l'Ontario. Bien que «préliminaire», cette recherche oblige le chercheur à conclure que les Franco-Ontariens ont amélioré leur sort en s'établissant dans cette province, car, pourtant moins riches qu'ailleurs en Ontario, leurs terres, comme celles de leurs nouveaux compatriotes, affichaient un meilleur rendement que celles, plus fertiles, de la région de Montréal; comme quoi la qualité des terres ne peut seule tout expliquer.

Enfin, Fernand Dorais, professeur de littérature à la retraite de l'Université Laurentienne, a choisi pour son premier article — il annonce une trilogie — d'exhumer un essai publié à Ottawa en 1943 et, à son avis, injustement tombé dans l'oubli. Il s'agit de Désespoir de vieille fille de Thérèse Tardif, un livre qui choqua lors de sa parution et fit un tel scandale qu'il eut droit, la même année, à la Réponse à «Désespoir de vieille fille» de Simone Routier. C'est que Thérèse Tardif était la première femme «à parler de la part matérielle de

l'amour». À l'aide des recensions de l'époque, des articles de Tardif et des méthodes critiques, l'auteur propose une nouvelle lecture de cette œuvre, «vraiment extraordinaire dans le Canada français de 1943», qu'il situe dans le courant des écrivains catholiques français de son temps.

La Société Charlevoix est aujourd'hui fière de livrer au public son premier cahier d'études franco-ontariennes réunissant les essais que ses membres ont préparés durant l'année du deux cent cinquantième anniversaire de la publication de l'histoire de la Nouvelle-France et du journal du père de Charlevoix.